

Sommaire.—POESIE, à Mademoiselle E. G.—FEUILLETON, Limoëlan, (suite.)—Un Dîner à la Malmaison.—Critique. Les Auteurs Déguisés.—Le Courrier de Paris. Histoire de la Semaine.—Le Courrier des Modes—Tableau Météorologique, soumis à la société des amis.—Nouvelles d'Europe. Variétés.

POESIE CANADIENNE.

A mademoiselle E. G.

Les égards que nous devons à votre sexe doivent engager le nôtre à satisfaire vos desirs. L'autre jour en vous accompagnant chez vous, la conversation roula sur le monde, et vous me demandiez de vous en donner une idée ; jaloux de satisfaire votre curiosité, je me mis à feuilleter mes papiers, et je tombai sur un morceau très bien analogue à ce sujet. Je vous le communique par le moyen de cette intéressante feuille, sachant combien vous aimez à lire, et vous prie de me faire part de vos réflexions ; en attendant, permettez que je prenne la liberté de me dire,

Mademoiselle,
Votre très humble serviteur,
CHERCHÉZ QUI.

Montréal, 1er mai 1845.

Le monde a de fort grands défauts,
Il est méchant, léger et faux,
Il trompe, il séduit, il abuse,
Il est auteur de tous les maux.
Mais tel qu'il est il nous amuse,
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scène mobile et changeante
Plait même par son changement,
Toujours nouvel ornement
Que son esprit fécond enfante,
Nous réveille agréablement.
L'un rit et l'autre se lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encor dans l'eau tournoyante.
L'un perd son bien, l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement.
On parvient sans savoir comment,
Ou contre son attente.
L'un réussit heureusement,
L'autre après bien du tourment
Trouve un rival qui le supplante ;
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament.
L'un à dix-sept ans l'âme dolente
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement.
L'autre renaît au même instant
Pour remplir sa place vacante.
On rencontre indifféremment
Un baptême ou un enterrement.

FEUILLETON.

Limoëlan.

(Suite.)

C'était un effet de la politique des consuls d'envoyer dans l'ouest, troublé de nouveau par la chouannerie, tous les jeunes officiers compromis dans la dernière conspiration. On voulait occuper et utiliser encore cette fougue républicaine contre les ennemis les plus acharnés de la révolution. Trois jours après, Hercule fut rendu à son poste, et croyant sur la foi des feuilles publiques, cette guerre des chouans depuis longtemps étouffée, il fut fort surpris de trouver en arrivant le pays en feu. Ce qui l'étonna d'avantage et le frappa de je ne sais quel pressentiment sinistre, ce fut d'appréhender que les troupes étaient placées sous le commandement supérieur de ce même Malseigne, cet ami, ce traître si rapidement monté en grade. Grâce à cette rencontre, l'officier supérieur commandant la garnison de Châteaubriant lui parut d'un moment prévenu sur son compte ; toutefois, ce chef le reçut poliment, et lui dit dès l'abord :

— Capitaine, je vous ménage une réception digne de votre mérite et qui vous donnera occasion de vous faire connaître à vos hommes. Il y a cinq cents chouans à Segré. Je vous ai désigné pour les dissiper à la tête de votre compagnie. Je n'y pourrai joindre qu'un piquet de hussards. J'ai peu de forces, et je suis obligé de les ménager, de ne pas m'éparpiller surtout. Je suis déjà trop faible dans ma position. D'ailleurs, je ne doute pas que ce détachement ne vous suffise. Ce sera une manière de payer votre bienvenue et de gagner vos épérons ; dans une heure je vous présente à vos hommes, et vous vous mettez en route à la nuit tombante. A propos, nous avons ici un de vos amis, le lieutenant Simon ; vous serez sans doute bien aises de vous revoir. Il m'a souvent parlé de vous.

Hercule, préoccupé de ce qu'il avait appris sur Malseigne, se dit en sortant :

— Je vois qu'il s'agit de me faire tuer. Le procédé est honnête, ils y trouvent leur compte, et moi le mien.

Après que le commandant l'eut mis à la tête de sa compagnie, il s'en alla dormir quelques heures, car il était encore las du voyage, et n'eut pas même le temps de s'informer du lieutenant Simon, qu'il aurait revu avec grand plaisir. Le soir, il rassembla son monde, fit charger les armes, et l'on partit en silence avec deux ou trois paysans qui servaient de guides.

On longea des haies et des bouquets de bois jusqu'à ce qu'il fit noir pour dérober la marche de la troupe. Les cavaliers seuls suivaient le grand chemin en cas que l'ennemi se laissât tenter par leur petit nombre. On traversa ensuite de grandes landes, et l'on parvint à l'endroit où les renseignements signalaient la réunion des chouans. On n'y trouva personne. On battit le pays aux environs, on détacha des éclaireurs qui ne rapportèrent nulles nouvelles. Après quelques heures de recherches fatigantes ou de stations l'arme au bras, le capitaine posa ses sentinelles et permit à ses hommes de prendre un peu de repos.

Vers trois heures du matin, Hercule sortit en sursaut d'un sommeil agité. Son voyage rapide

et les évènements qui s'étaient succédés si vite pour lui depuis trois jours l'avaient rempli de trouble. Il se leva et se promena à pas lents autour de sa troupe endormie dans l'espace de terrain embarrassé de broussailles qui la séparait des sentinelles. Pour la première fois il fut frappé vivement de sa présence dans ce pays si proche du sien.

L'aube commençait à poindre et découvrait par degrés ces vallons boisés et ces champs de blé noir qui lui retraçaient tant de souvenirs et de cruelles scènes de son enfance. Il avait aussi jadis dormi sur ces landes, il y avait vu de même ses compagnons couchés autour de lui, mais pour quelle autre cause et sous quel drapeau ! Livré à ces déchirements et comptant bientôt y mettre un terme, il tressaillait malgré lui d'un frisson fiévreux, glacé par l'air froid du matin, après cette nuit de fatigues.

Tout à coup il crut entendre un léger bruit dont l'éloignement et la durée le mirent en défiance. Il s'avança vivement en séparant de la main les ramées épineuses, et franchit assez tôt ce fourré de buissons pour voir, à portée de pistolet, la flamme d'un coup de feu ; le soldat en vedette tourna sur lui-même, et tomba sans pousser un cri. L'explosion reléventante fut suivie de cris d'alerte et d'une courte fusillade des sentinelles qui se repliaient. Aussitôt éclatèrent des hurlemens sauvages qui troublèrent le capitaine lui-même, et dont la nouveauté ne manquait jamais son effet. Les chouans attaquaient. Hercule, qui par un hasard des plus heureux avait reconnu la direction de cette attaque imprévue, fit à la hâte filer sa troupe, qui semblait fuir, jusque sur la lisière du taillis, où il eut le temps de la mettre en ordre en l'adossant dans une position avantageuse qui permettait de reprendre la défensive. Les cavaliers, cachés derrière un bouquet de bois qui faisait saillie, eurent ordre de demeurer immobiles jusqu'à nouvel ordre, assurant les dernières du détachement et offrant en dernière ressource une réserve que l'ennemi peut-être ne connaissait point.

Les assaillans, par un trait caractéristique de leur tactique, suivirent sans ordre la marche des bleus à travers les bois en tirillant avec les mêmes cris. Ce genre d'attaque était fort dangereux en ce que, se précipitant sans ordre et de tous côtés, et servis par tous les accidens du terrain, arbres, pierres, buissons, d'où ils tiraient à couvert, ils forçaient bientôt la troupe la mieux disciplinée à rompre ses rangs, à se débattre comme eux jusqu'à se battre corps à corps. Dans une telle mêlée les paysans, sans bagages, lestes, infatigables et accoutumés au terrain, avaient ordinairement l'avantage. Ils s'éparpillèrent de la sorte à travers les arbres et sur tous les points, divisant le feu de la troupe et ripostant de leur côté par une fusillade irrégulière, mais bien dirigée. Bientôt, ne voyant nulles traces du piquet de cavaliers qu'on leur avait signalé, et jugeant la troupe assez ébranlée, ils s'élançèrent sur le terrain découvert qui la séparait d'eux, en poussant leurs cris ordinaires. La mêlée devint très chaude. Ce fut alors que les cavaliers, sur l'ordre du capitaine débouchèrent l'un après l'autre, ce qui doubla leur nombre en apparence, et cette diversion vint à propos, car la compagnie rompue était fort inférieure, et l'on se battait homme contre homme. Au moment où Hercule, qui s'était